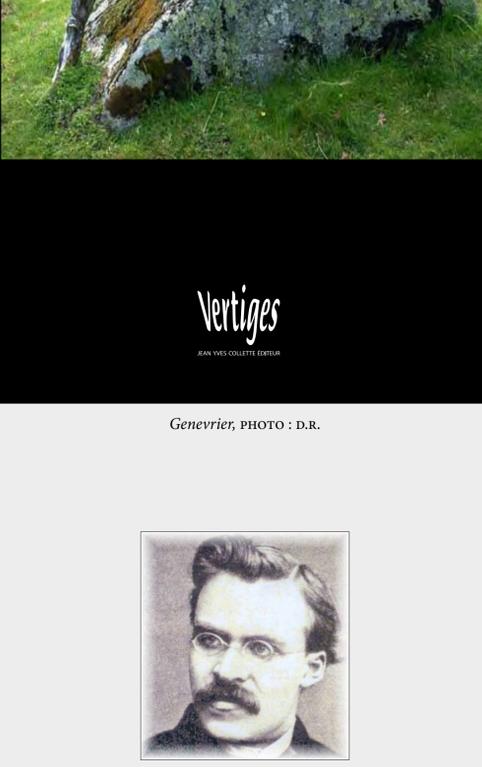
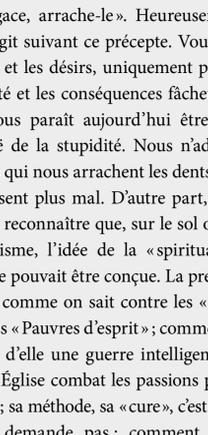


# LA MORALE OU LA CONTRE-NATURE



Vertiges  
JEAN-YVES COLLETTE ÉDITEUR

Genevrier, PHOTO : D.R.



Friedrich Nietzsche (1844-1900).

TOUTES LES PASSIONS ONT UN TEMPS OÙ  
ELLES SONT EXCLUSIVEMENT FUNESTES

## I

Toutes les passions ont un temps où elles sont exclusivement funestes, où le poids de leur stupidité entraîne leur propre sacrifice, – il vient ensuite plus tard, beaucoup plus tard, une période où elles se marient avec l'esprit, se spiritualisent. Autrefois, à cause de la stupidité dans la passion, on faisait la guerre à la passion même; les hommes étaient conjurés pour l'anéantir; tous les vieux plesiosaures de la morale sont unanimes là-dessus : « Il faut tuer les passions ». La formule la plus célèbre s'en trouve dans le Nouveau Testament, dans ce sermon sur la montagne où, soit dit en passant, les choses ne sont pas du tout considérées de haut. Il y est dit, par exemple, relativement à la passion sexuelle : « Si ton œil t'agace, arrache-le ». Heureusement, aucun chrétien n'agit suivant ce précepte. Vouloir anéantir les passions et les désirs, uniquement pour prévenir leur stupidité et les conséquences fâcheuses de cette stupidité nous paraît aujourd'hui être en soi une forme aiguë de la stupidité. Nous n'admirons plus les dentistes qui nous arrachent les dents afin qu'elles ne nous fassent plus mal. D'autre part, il faut avoir la justice de reconnaître que, sur le sol où est poussé le christianisme, l'idée de la « spiritualisation des passions » ne pouvait être conçue. La première Église a combattu comme on sait contre les « Intelligents » en faveur des « Pauvres d'esprit »; comment aurait-on pu attendre d'elle une guerre intelligente pour les passions ? L'Église combat les passions par l'excision en tous sens; sa méthode, sa « cure », c'est la castration. Elle ne se demande pas : comment spiritualiser, embellir, diviniser une passion ? De tout temps, elle a placée la force de la discipline dans l'extirpation (de la sensualité, de l'orgueil, des instincts de domination, d'avarice, de vengeance). – Mais attaquer les passions à la racine, c'est attaquer la vie à la racine. La pratique de l'Église est ennemie de la vie.

LE MÊME MOYEN, EXCISION, EXTIRPATION, EST CHOISI  
INSTINCTIVEMENT, DANS LA LUTTE AVEC LE DÉSIR

## II

Le même moyen, excision, extirpation, est choisi instinctivement, dans la lutte avec le désir, par ceux qui sont trop faibles de volonté, trop dégénérés pour lui imposer une mesure, par ces natures qui ont besoin de la Trappe au figuré (ou sans figure), qui sentent la nécessité d'une déclaration de guerre définitive, d'un gouffre entre eux et la passion. Les moyens radicaux ne sont indispensables qu'aux dégénérés; la faiblesse de la volonté, à proprement parler, l'impuissance à réagir contre une tentation est en soi-même une autre forme de la dégénérescence. L'hostilité radicale, l'hostilité mortelle manifestée contre les appétits des sens, demeure un symptôme significatif; on est en droit d'avoir des soupçons sur le fond d'une pareille exagération. Cette hostilité, cette haine atteint toute son acuité lorsque de telles natures n'ont pas elles-mêmes la fermeté suffisante pour une cure radicale, pour renoncer à Satan. Qu'on passe en revue l'histoire des prêtres et des philosophes, y compris les artistes; les paroles les plus venimeuses contre les sens n'ont pas été dites par les impotents et les ascètes, mais par les ascètes impuissants, par ceux qui n'avaient pas ce qu'il fallait pour être ascètes.

La spiritualisation de la sensualité se nomme l'amour : elle est un grand triomphe sur le christianisme. Un autre triomphe est notre « spiritualisation de l'hostilité ».

Elle consiste en ceci que l'on comprend profondément le prix qu'il y a à avoir des ennemis : bref, l'on agit et l'on raisonne aujourd'hui à l'inverse d'autrefois. L'Église de tout temps a voulu l'anéantissement de ses ennemis : mais, nous immoralistes et antichrétiens, nous voyons notre avantage à ce que l'Église subsiste... – En politique aussi l'hostilité s'est spiritualisée – elle est devenue beaucoup plus sage. Beaucoup plus réfléchie, beaucoup plus modérée. Tout parti comprend que son propre intérêt de conservation exige que le parti contraire ne s'affaiblisse pas. Il en est de même dans la grande politique. Une nouvelle création surtout, un nouvel empire par exemple, a besoin d'ennemis plus que d'amis ; c'est dans l'opposition seulement qu'il se sent nécessaire, c'est dans l'opposition seulement qu'il devient nécessaire. Nous ne nous comportons pas autrement à l'égard des « ennemis intérieurs », là aussi nous avons spiritualisé l'hostilité, là aussi nous avons compris sa valeur. On ne produit qu'à condition d'être pris en antagonismes, on ne reste jeune qu'à condition que l'âme ne se détende pas, n'aspire pas au repos. Rien ne nous semble plus étrange que ce *desideratum* des temps passés, la paix de l'âme, *desideratum* chrétien. Nous ne nous faisons pas d'envie de la Morale-Ruminant et le gros bonheur de la bonne conscience. On a renoncé au grand côté de la vie quand on renonce à la guerre. En bien des cas, à vrai dire, la « paix de l'âme » n'est qu'un malentendu, c'est quelque chose d'autre, qui n'a pas son véritable dénominateur plus récent. Examinons-en quelques cas sans ambages et sans préjugés. La « paix de l'âme » peut être, par exemple, en morale et en religion, le rayonnement d'une riche animalité. Ou le commencement de la lassitude, celle que projette le soir, toute espèce de soi. Ou un indice que l'air est humide, que le vent du sud va souffler. Ou la reconnaissance inconsciente pour une heureuse digestion (nommée parfois aussi amour de l'humanité). Ou la quiétude du convalescent pour qui toute chose a un goût nouveau et qui attend. Ou l'état qui suit le fort assouplissement d'une passion maîtresse, la béatitude d'une extraordinaire satiété. Ou la faiblesse sénile de noire volonté, de nos désirs, de nos vices. Ou la paresse persuadée par la vanité de se réformer moralement. Ou le commencement d'une certitude, même d'une terrible certitude après la longue tension et le martyre de l'incertitude. Ou l'expression de la maturité et de la perfection, dans le fait, dans la création, dans l'action et dans la volonté, la respiration tranquille, la liberté de la volonté conquise... qui sait ! Peut-être le *Crépuscule des idoles* n'est-il aussi qu'une sorte de « Paix de l'âme ».

TOUT NATURALISME DANS LA MORALE  
EST COMMANDÉ PAR UN INSTINCT DE VIE

## III

Je formule ce principe : tout naturalisme dans la morale, autrement dit, toute saine morale, est commandé par un instinct de vie, toute existence vitale étant déterminée de « tu dois » et de « tu ne dois pas », toute hostilité, tous les obstacles placés sur le chemin de la vie sont de cette façon mis de côté. La morale contre nature c'est-à-dire presque toute morale, jusqu'ici enseignée, vénérée et prêchée, est tournée précisément au rebours des instincts de la vie. Elle est la condamnation tantôt secrète, tantôt avérée et impudente de ces instincts. Tandis qu'elle dit « Dieu voit le cœur », elle dit Non aux exigences les plus infimes comme les plus hautes de la vie et prend Dieu pour l'ennemi de la vie... Le Saint qui plaît à Dieu est le Castrat idéal... La vie cesse où commence le « royaume de Dieu ».

SI L'ON A SAISI LE SACRILÈGE  
D'UNE TELLE INSURRECTION CONTRE LA VIE

## IV

Si l'on a saisi le sacrilège d'une telle insurrection contre la vie, insurrection devenue presque sacrosainte dans la morale chrétienne, on y aura heureusement vu encore autre chose : l'inutilité, la fausseté, l'absurdité, le mensonge d'une telle insurrection. Une condamnation de la vie de la part d'un vivant n'est encore finalement que le symptôme d'une sorte déterminée de vie. Il n'y a pas d'ailleurs à soulever le moins du monde la question de tort ou de raison. On devrait avoir une position extérieure à la vie, et d'autre part la connaître aussi bien qu'un, que beaucoup, que tous ceux qui l'ont vécue, pour pouvoir toucher en général au problème, la valeur de la vie. Raisons suffisantes pour comprendre que le problème est pour nous impraticable. Quand nous parlons de la valeur de la vie, nous parlons sous l'inspiration, sous l'optique de la vie. La vie même nous contraint à fixer des valeurs. Il s'ensuit ainsi que toute morale ou Contre-nature qui conçoit Dieu comme idée opposée et comme condamnation de la vie, n'est qu'un jugement en valeur de la vie ? – De quelle vie ? de quelle espèce de vie ? – Mais j'ai déjà donné la réponse : de la vie qui s'étiole, de la vie affaiblie, fatiguée, condamnée. La morale, comme elle a été comprise jusqu'ici, comme elle a été enfin formulée par Schopenhauer – « la négation du Vouloir-vivre » – est l'instinct même de la décadence qui se manifeste impérativement. Elle dit : Meurs ! la Morale, c'est l'arrêt des condamnés.

QUELLE NAÏVETÉ IL Y A À DIRE :  
« L'HOMME DEVIENDRAIT ÊTRE TEL »

## V

Voyez enfin quelle naïveté il y a à dire : « l'homme devrait être tel et tel ». La réalité nous montre une richesse envivante de types, une multiplicité de formes d'une exubérance et d'une profusion inouïes, et un misérable portefaix de moraliste va dire : non, l'homme devrait être autre ! Il sait bien lui, ce pauvre hère, ce cagot, comme il devrait être. Il se peint sur le mur et dit : « *ecce homo...* ». Mais, même quand le moraliste s'adresse simplement à un individu particulier et lui dit : « tu devrais être tel et tel », il ne cesse pas d'être ridicule. L'individu est un des éléments du *fatum*, du passé et du devenir, une loi de plus, une nécessité de plus pour tout ce qui vient et sera. Lui dire « méfie-toi », c'est demander que tout se modifie, même ce qui est passé.

En réalité, il y a eu des moralistes consciencieux, ils voulaient que l'homme fût autre, autrement dit vertueux, à leur image, c'est-à-dire cagot, et pour cela ils n'iaient le monde. Voilà qui n'est pas une mince folie, ni une forme modeste de l'impudence ! La Morale en tant qu'elle condamne, en évitant de se placer au point de vue de la vie et de ses desseins, est une erreur spécifique pour laquelle on ne doit avoir aucune pitié, une idiosyncrasie de dégénérés qui a causé des dommages incalculables !... Nous autres, immoralistes, avons au contraire ouvert notre cœur tout grand pour tout comprendre, pour tout concevoir, pour tout approuver. Nous ne nions pas facilement et nous mettons notre honneur à être des affirmateurs. Chaque jour notre œil s'ouvre un peu plus sur cette Économie qui sait encore employer et utiliser tout ce que la folie sacrée du prêtre reproche à la raison malade dans le prêtre, sur cette Économie dans la loi de la vie, Économie qui tire même profit de l'espèce repoussante du cagot, du prêtre, de l'homme vertueux – quel profit ? Mais, nous-mêmes, immoralistes, sommes la réponse.

Friedrich Nietzsche

La Morale ou la Contre-nature,  
extraits du *Crépuscule des idoles* (1888),  
de Friedrich Nietzsche (1844-1900),  
est proposé dans la traduction de H. Lasvignes  
parue dans *La Revue blanche*, tome XII, 1897.

ISBN : 978-2-89668-131-0

© Vertiges éditeur, 2009

Dépôt légal – BANQ et BAC

– 0 132° lecturIEL –

Lecturiels

www.lecturiels.org